

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement. Sans comprendre vraiment comment ni surtout pourquoi, elle se retrouva sur le quai, sac à dos bien arrimé et un autre sac en bandoulière... À l'aller, avant de prendre le train, ce fut un vrai calvaire que de porter son bagage jusqu'à la gare Montparnasse, à travers les couloirs et les escaliers du métro au milieu de gens pressés et prompts à vous bousculer pour que vous accélériez la cadence. Non, elle ne rentrerait pas tout de suite à Paris ! Une évidence qu'elle avait du mal à s'expliquer. Pour l'instant, se poser – se décharger aussi de tout son barda – et essayer de comprendre. Elle sortit pour s'éloigner un peu de la gare d'Angers Saint-Laud. Le café Saint-Martin serait très bien. Ce n'était pas loin et pourtant ses bagages pesaient sur ses épaules, comprimaient sa poitrine, l'opressaient. Elle arriva haletante dans le café et prit place sur une banquette où elle posa son fardeau.

Elle repensa à ces derniers jours. Elle était arrivée l'âme enjouée à l'idée de passer ce week-end prolongé avec l'éternelle bande de copines du lycée. À l'époque, eh oui il y a dix ans déjà, on les appelait la bande des quatre folles, une réputation jamais démentie pendant leur année de première et surtout de terminale, terminale L dans un établissement à coloration scientifique. Leur marque de fabrique ? Se démarquer des autres, qu'elles ignoraient royalement en usant et abusant de la provocation, quand par exemple un baiser sur la bouche dans les couloirs du lycée rencontrait des regards choqués et réprobateurs. Leur maxime ? Ne jamais se laisser prendre en flagrant délit d'élèves sérieuses, ce qui suscitait une étincelle admirative et envieuse dans l'œil de leurs camarades quand elles récoltaient de bonnes notes, c'est-à-dire assez souvent, mis à part en maths... À ce cours, il était de bon ton d'afficher un désintérêt total pour la matière. Le plus souvent, un roman ouvert sur les genoux, elles feignaient de regarder le tableau et surtout le jeune professeur qui s'escrimait à leur expliquer le programme. « Les limites », « les repères orthonormés », très peu pour elles, qui voulaient justement s'émanciper et sortir du

cadre... Tout était prétexte à moqueries de leur part, dont ce jeune enseignant inexpérimenté faisait les frais. Elles ne juraient que par Camus, Sartre ou Senghor... et ce dernier, elles le reconnaissaient maintenant, tout aussi complexe que les nombres du même nom. Bien sûr leurs découvertes littéraires les avaient marquées, continuaient à les habiter et ce fut le prélude de leur voie professionnelle. Amina était documentaliste, Julie courait les cachets en tant que comédienne, Lucie animait des ateliers d'écriture en collège et lycée. Quant à elle, elle tentait l'agreg de français pour la troisième fois...

Toutes trois étaient venues la chercher à la gare. « Cette fois, ça se passe chez moi, avait dit Lucie. Romu est à la campagne chez ma mère avec les enfants ! » Elles avaient applaudi des deux mains devant la perspective d'un champ libre de toute intrusion familiale ! Les souvenirs de leur époque lycéenne alimentaient le plus souvent ces retrouvailles le temps d'un week-end prolongé. Parenthèse sans contraintes, ni responsabilité ni horaires. Et toujours les mêmes rituels. Jour et nuit se confondent, elles occupent le salon, qui vautrée sur le canapé, qui sur le tapis moelleux, la tête sur un coussin ou des genoux accueillants et, bien sûr, le bar à portée de verre. Et pourtant, ces journées lui avaient laissé un goût amer. Elle essayait, devant le café qu'elle avait commandé, d'en trouver l'explication. Ses amies étaient confortablement, on pourrait même dire bourgeoisement, installées dans la vie et en fait se comportaient comme des enfants gâtés. Elle s'était un peu forcée à rire des plaisanteries habituelles, notamment au sujet de leurs maris respectifs. Ne contribuaient-ils pas largement à leur insouciance matérielle ? Ces week-ends évoquaient le dicton : « quand le chat n'est pas là, les souris dansent », pas très conformes au féminisme affiché. Elle mesurait tout à coup ce qui les séparait. Cette légèreté tranchait avec certaines aspérités de sa vie à elle. À bientôt trente ans, elle vivait toujours en colocation et sa vie amoureuse n'était pas des plus stables. En revanche, elle ne manquait pas d'occasions de sorties culturelles ou simplement récréatives !

Peut-être était-ce aussi le rêve de la nuit dernière qui avait alimenté ce malaise qui persistait jusqu'à maintenant... Certaines images lui revenaient à l'esprit. Elle pénétrait dans un genre de maison troglodyte, comme il n'y en a pas très loin d'Angers. Des guirlandes lumineuses facilitaient l'accès à une grande pièce, antre ou ventre protecteur et accueillant. Elle distinguait deux personnes autour d'une table et

reconnaissait Madame Brochant, leur professeure de français et, lui faisant face, Monsieur Ramirez, le professeur de maths. Entre eux deux, une chaise vide.

- Nous t'attendions Anna Nous ne trouvons pas une pièce manquant à notre puzzle.
- Oui Anna, dans ce ciel étoilé, où se trouve l'étoile filante ?

Elle répondait sans hésitation, comme une évidence :

- C'est moi.

Alors qu'elle cherchait à interpréter ce curieux rêve, elle remarqua un homme de dos, accoudé au bar. « Il me rappelle la silhouette de Matthieu », pensa-t-elle en souriant intérieurement à l'évocation du prénom de Monsieur Ramirez, si proche et si familier tout à coup. L'image d'un tableau noir se présenta à son esprit, tableau qui peu à peu et comme par magie se remplissait de chiffres, de plus et de moins, à la vitesse de l'éclair. Elle revoyait le dos de ce jeune professeur, un dos aux larges épaules, mal fagoté dans un pull marin trop étroit ; un dos légèrement voûté, peut-être par manque d'assurance dans une classe indifférente, dans le meilleur des cas. En revanche, ses longs doigts maintenaient avec fermeté son bout de craie. Il y avait de la majesté, voire de la sensualité dans le déroulé d'une démonstration imparable, assortie de courbes où elle se serait volontiers laissé glisser. Discrètement, mais assurément, elle avait été émerveillée par ce qui se jouait devant ses yeux. Il exécutait sa partition, tel le musicien qui, grâce à la maîtrise parfaite de son instrument et du morceau qu'il va interpréter, n'a nul besoin de regarder ses notes. À présent, Anna s'avouait ce qu'elle ressentait à l'époque, des sentiments qu'elle avait enfouis, pour ne pas déplaire à ses camarades ? Mathieu, dont elle était secrètement amoureuse songeait-elle, était plongé dans un monde peuplé de chiffres, de symboles, de figures aux mille visages. Une droite aurait pu se briser d'émotion s'il l'avait prise par la main pour l'initier à cette savante farandole !

- Vous pouvez régler maintenant ! Changement de service...
- Euh oui, bien sûr, bafouilla-t-elle. Je vous dois combien ?

Après avoir déposé quelques pièces sur la table, elle porta à ses lèvres la tasse de café. Il était froid. Elle releva la tête. L'homme au comptoir avait disparu. Un miroir lui renvoya l'image d'une jeune femme un peu décoiffée et dont le mascara avait

légèrement coulé. Avait-elle pleuré ? Combien de temps était-elle restée assise là ? Un peu hagarde, elle sortit du café. Elle se rendit compte que ses bagages ne martyrisaient plus son dos. Un pas léger et assuré la dirigeait vers la gare. Elle jeta le billet de train qui devait la ramener à son quotidien, au stress du concours, au métro bondé... Arrivée sur le quai vers Paris, elle emprunta un tunnel. Elle se retrouva en face, en direction contraire. Les rails, deux belles parallèles s'offraient à elle et la conduiraient vers un nouvel horizon, un horizon océanique.

Les embruns ont déjà remplacé les larmes, des pulls marins courent sur la plage et le vent fait tourbillonner ses cheveux. La voici qui écrit sur le sable mouillé, son tableau à elle. Elle vient de décider d'un nouveau chemin, assumé, faisant fi du regard des autres. À l'instar de Mathieu, elle aurait ses propres partitions pour composer un monde à elle, qui se peuplerait de mots, de rimes et de poésie.